

résistance se brise, toute rébellion vient mourir tôt ou tard, impuissante et confondue. Ce pouvoir unique, ce pouvoir souverain, ce pouvoir universel des âmes et des consciences, c'est la papauté.

Mais, afin que ce pouvoir universel des âmes et des consciences pût remplir sa mission pour le bien de tous, au milieu de tant de races et de nationalités différentes, il lui fallait une liberté pleine et entière, une indépendance complète. L'assujettir à une puissance quelconque, c'était l'entraver dans l'exercice d'un ministère qui a pour objet les intérêts spirituels du monde entier. Les siècles chrétiens l'avaient compris et, la grâce de Dieu aidant, l'épée de la France, aux mains des Pépin et des Charlemagne, avait, sinon fondé, du moins affermi et soutenu le principat temporel du Pontife romain. A peine si l'une ou l'autre fois, dans le cours de dix siècles, quelques brouillons fanatiques avaient essayé de détruire ce qui était pour la chrétienté l'une des bases essentielles du droit public. Et ce qui n'entraînait pas moins dans les vues de la Providence, c'était qu'il existât toujours sous les yeux des peuples un Etat ayant la vraie religion pour règle souveraine, ne séparant jamais les intérêts temporels des intérêts spirituels, mais sachant les coordonner dans une harmonie parfaite, s'inspirant avant tout des principes de la morale chrétienne, sans rien sacrifier aux utopies du moment, demeurant là, au milieu d'aventures téméraires et d'essais infructueux, comme le représentant autorisé des saines traditions, et conservant ainsi pour les regrets et les déceptions de l'avenir le dépôt des vérités politiques et sociales, en dehors desquelles aucune nation ne peut sauver ni ses pouvoirs ni ses libertés. A ce double point de vue, la souveraineté temporelle des Papes était pour les peuples chrétiens le plus haut enseignement et la plus sûre des garanties.

Ai-je besoin de vous dire, mes frères, qu'un état où la religion et la politique s'unissaient dans une alliance si étroite, ne pouvait trouver grâce devant la révolution appuyée sur une théorie absolument contraire? C'est là qu'elle devait frapper, et qu'elle a frappé en effet son coup décisif; et alors, qu'avons-nous vu? les révolutionnaires du monde entier s'acharnant à détruire une souveraineté qui leur semblait la négation vivante de leur idée fondamentale. Remontrances de la part de gouvernements qui, eux-mêmes, ne se sentaient pas sûrs du lendemain, déclamations de rhéteurs s'apuyant sur des souffrances imaginaires, réformes demandées par ceux qui auraient eu le plus grand besoin d'en donner le signal dans leur propre pays, excitations du dehors pour pousser au mécontentement et à la révolte des populations qui ne demandaient pas mieux que de vivre tranquilles à l'ombre d'un pouvoir paternel entre tous, menées ténébreuses des sociétés secrètes, attaques à force ouverte des bandes ennemies, rien de ce qui s'appelle ici-bas hypocrisie ou violence ne devait manquer à ce grand duel de la force matérielle avec la force morale.

Et ce qu'il y avait de plus odieux dans une pareille conspiration, c'est qu'elle visait l'homme de ce siècle qui, par ses qualités personnelles, avait le plus de droit au respect et à la vénération de tous; un souverain acceptant des institutions nouvelles tout ce qu'elles ont d'accep-

table, pour ne repousser que ce qu'elles peuvent avoir de contraire à l'Evangile, aux droits de Dieu et de l'Eglise; un pontife salué de son vivant la plus pure et la plus noble figure de notre époque, en attendant, s'il m'est permis d'exprimer un tel vœu, que l'Eglise le place un jour sur nos autels, à côté de saint Pie V, comme un type héroïque de vertu et de sainteté. Bref, il vint un moment où la Révolution, rassemblant toutes ses forces, résolut d'achever son œuvre; et alors l'auguste Pontife, se souvenant de ces paroles de l'Apôtre, "que prince ne porte pas le glaive en vain." *non enim sine causa gladium portat*, prit l'épée de Lépante, et ne pouvant ni ne devant s'en servir lui-même, il la mit aux mains du soldat le plus digne de la porter, aux mains du général de la Moricière.

C'était le couronnement de cette brillante carrière commencée sur les rivages de la Méditerranée, au service de la civilisation chrétienne, et devant s'achever non loin de là, dans la défense d'une seule et même cause. "On ne discute pas l'appel d'un Père", voilà le mot; à la fois si simple et si grand, que le héros chrétien avait laissé tomber de ses lèvres à la première demande du souverain Pontife. Et, à l'instant même, avec un entière abnégation, sans le moindre souci de sa renommée militaire, bravant une opinion trop servile pour avoir conservé le droit au respect, il s'était mis à l'œuvre pour accomplir une mission qu'il regardait comme le suprême honneur de sa vie. A peine débarqué en Italie, il a tout vu, tout apprécié. Avec cette activité infatigable que l'Algérie et la France ont admirée tour à tour, il organise, il crée, il améliore, il développe. Sous sa puissante impulsion, le matériel est renouvelé, les cadres se reforment, les services se régularisent, tous les éléments de la résistance viennent se ranger autour d'un noyau compacte et solide. Plan d'ensemble, détails de l'exécution, rien n'échappe à son coup d'œil. En ne s'épargnant à lui-même ni peine, ni fatigue, il sait communiquer aux autres l'ardeur qui l'anime.

A sa voix, et stimulés par son exemple, des milliers de jeunes hommes accourent de tous les points du monde pour faire au Saint-Père un rempart de leur bravoure... Ne semblait-il pas, dès lors, que des vœux tant de fois exprimés eussent enfin reçu leur entier accomplissement? Protégé dans l'indépendance de son ministère par le seul dévouement de ses fils, le souverain Pontife pourra désormais se suffire à lui-même, pourvu que nulle ambition étrangère ne vienne suppléer à l'absence de troubles intérieurs par une attaque du dehors. Mais c'est précisément l'heure que la Révolution choisira pour frapper son coup décisif, démasquant ainsi au jour convenu ses plans préparés de longue main. Castelfidardo et Ancône allaient montrer ce qu'il y avait de sincérité dans les promesses des uns et dans les déclarations des autres, et de ces grands jours de l'histoire, il ne devait rester que le souvenir d'un effort héroïque tenté par le plus généreux des dévouements pour la plus sainte des causes.

Je me trompe, mes frères, il en est resté des semences fécondes pour l'avenir. "L'avantage de ceux qui combattent pour un principe, écrivait le noble défenseur du trône pontifical, c'est qu'alors même qu'ils succombent, leur défaite devient une éclatante protestation en faveur du